

ALICE DETOLLENAERE

Préface de Camille Lacourt

Guérie par ton amour



« On va le traverser,
ce cancer, et on va
le vaincre. »

Camille Lacourt

LEDUC 

« Plus qu'une responsabilité, parler de mon expérience est devenu un devoir, afin que d'autres se prémunissent et n'aient plus peur, en parlant de leur maladie, de se montrer fragiles et faibles. Ce courage, c'est mon homme qui me l'a insufflé. Alors que je craignais qu'il ne me quitte, il m'a enseigné la leçon de vie la plus importante que j'aie jamais reçue. Pour avancer, il est nécessaire de faire confiance. Seule, on n'est rien. [...] Je souhaite à chaque femme d'être accompagnée comme je l'ai été par un conjoint, un ami, une mère. La peur de parler n'est pas sans fondement : tant de gens disparaissent lorsqu'il est question de maladie.

[...] J'ai fait plusieurs fois le tour de la Terre, cherché partout la personne que j'étais, je me suis heurtée à tous les coins de mon âme avant de rencontrer celui auprès de qui j'ai trouvé mon salut. Il m'a accompagnée, moi la femme forte et indépendante que je pensais être, dans mes mutations féminines. Dans notre époque féministe, je crois important de rendre aussi leur grandeur aux hommes. À la confiance. À l'amour. »

Mannequin, ex-Miss Bourgogne et Prix du mannequin 2011, **Alice Detollenaere** est la compagne du quintuple champion du monde et d'Europe de natation Camille Lacourt. En janvier 2020, elle annonce sur ses réseaux être atteinte d'un cancer du sein et rend hommage au soutien sans faille de son conjoint depuis le diagnostic. Cet ouvrage est le récit du combat qu'ils ont mené ensemble.

19,90 euros

Prix TTC France

ISBN : 979-10-285-2281-0



9 791028 522810

editionsleduc.com

LEDUC 

Rayon : témoignage, santé

Guérie
par ton
amour

REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS !

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez des informations sur nos parutions, nos événements, nos jeux-concours... et des cadeaux !

Rendez-vous ici : bit.ly/newsletterleduc

Retrouvez-nous sur notre site www.editionsleduc.com
et sur les réseaux sociaux.



Leduc s'engage pour une fabrication écoresponsable !



« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison.

Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous entoure ! C'est pourquoi nous choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement, et qu'ils parcourent le moins de kilomètres possible avant d'arriver dans vos mains ! Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.

Avec la collaboration de Lilas Seewald

Conseil éditorial : Julia Martiano

Maquette : Ma petite FaB – Laurent Grolleau

Illustrations : Shutterstock/AdobeStock/Laurent Grolleau

Design couverture : Antartik

Photographie : Benjamin Decoin

© 2021 Leduc Éditions

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Bufferon

75015 Paris

ISBN : 979-10-285-2281-0

ALICE DETOLLENAERE

Préface de Camille Lacourt

Guérie
par ton
amour

LEDUC 

À mon fils

Préface

La première fois que j'ai vu Alice, j'ai été hypnotisé par sa beauté. Je n'ai vu que sa prestance, son assurance derrière son sourire, ce sourire qui égaie ma vie chaque jour. Au fil du temps, j'ai compris que sa plastique cachait la personne qui allait changer ma vie.

Je plaisante souvent avec elle sur ses prédispositions à être psy. Alice écoute, analyse, s'imprègne des émotions des gens, toujours avec une réelle bienveillance. En lisant son livre, j'ai redécouvert une femme, originaire de Bourgogne, qui a eu le courage de prendre ses valises pour partir explorer le monde, les yeux et le cœur grands ouverts, pleins de cette empathie qui la guide et la caractérise.

J'ai aimé son histoire, ses hauts et ses bas qui ont construit sa personnalité, dont je suis tombé amoureux. Son analyse des différentes étapes de sa vie m'a replongé dans la mienne. Nous connaissons tous des moments charnières où nous prenons des décisions qui bouleversent nos existences. Mes choix, je les ai faits au *feeling*, en suivant ma petite voix intérieure qui me

soufflait quelle route suivre. Le récit d'Alice m'a fait m'arrêter à de nombreuses reprises pour analyser ces choix. J'ai essayé de lire en moi-même, comme une personne extérieure le ferait, en essayant d'être le plus honnête possible. Tout naturellement, je me suis permis d'écrire quelques mots en marge, ici et là. C'est parfois bref, parfois plus long, mais toujours écrit avec mon cœur.

Alice parle évidemment de l'épreuve que nous avons traversée à deux : le cancer du sein. Elle ne cache rien, ni les difficultés à poser un diagnostic, ni les doutes, ni les moments de solitude ou d'impatience. J'ai posé entre ses lignes des mots pour expliquer mon ressenti, mes sentiments. Il n'est pas facile d'être l'accompagnant, il n'est pas possible de se plaindre... C'est normal, nous avons la santé, mais nous souffrons aussi, en silence et de façon invisible.

J'avais à cœur d'être un soutien indéfectible pour elle, je m'étais préparé mentalement à un long et douloureux combat. Alice allait devoir se battre et je connais sa force. Toute son énergie serait investie dans cette tâche, toute la mienne servirait à son bien-être et pour le bien de notre couple. Je m'en étais fait la promesse...

Ce moment difficile nous a changés. Nous avons grandi bien sûr, et nous avons construit une confiance, un équilibre et une harmonie dans notre couple que je trouve très apaisants.

PRÉFACE

Quand je repense à cette soirée d'octobre 2018, où je t'ai vue pour la première fois, Doudou, et que je vois le chemin que nous avons parcouru en un peu plus de vingt mois, j'ai hâte de nous voir dans vingt ans.

Aujourd'hui, j'écris ces mots avec notre fils dans les bras et le cœur rempli d'amour. Je suis impatient que mes deux enfants lisent ton histoire. Nous sommes chanceux de t'avoir dans nos vies et je souligne ton courage de partager ton histoire avec le plus grand nombre.

Je vous souhaite une bonne lecture.

Camille Lacourt
Paris, le 22 juin 2021

Avant-propos

Le tabou de la maladie, j'en suis à l'origine et la première victime.

Il m'a fallu des semaines pour avouer à ma famille ce qui était en train de m'arriver. Pour une raison toute simple : je devais commencer par me l'avouer à moi-même. Il est si difficile de poser des mots sur la réalité. Si difficile de prononcer ce mot, « cancer », en particulier. Alors je me suis enfermée dans le silence.

Un an plus tôt, en octobre 2018, mon père avait été emporté par cette maladie. Ma mère, qui avait déjà perdu sa sœur, son acolyte de toujours, d'un cancer du sein, passait à peine le premier cap du deuil. Je n'aurais pas pu soutenir son regard plein de tristesse, je refusais de lui faire de la peine. Pourtant mon mutisme n'avait rien d'héroïque, ce n'était pas un acte de bienveillance. C'était un choix égoïste, au contraire. J'ai fait de mon cancer un tabou pour me préserver moi-même. Je ne suis pas une exception : tant de familles choisissent de se taire.

Ce tabou s'est répandu autour de moi. Dans mon travail, auprès de mes amis. Je me suis laissé prendre dans un véritable engrenage. Un petit mensonge en entraîne un autre, puis un autre encore et le mensonge grossit. Avec le recul, je me dis qu'on m'aurait sans doute écoutée, tendu la main. Mais à l'époque, j'étais pétrifiée, complètement bloquée, incapable de parler. Comme si ma souffrance était contagieuse et moi, une pestiférée. J'avais beau savoir que le déni collectif et le déni personnel s'abreuvent mutuellement, libérer la parole me semblait au-dessus de mes forces depuis que j'étais concernée.

Si je ne me sentais pas légitime, c'est aussi parce que j'avais œuvré à contresens. Moi qui suis mannequin et travaille avec mon corps, j'ai été la première à imposer aux autres des diktats de beauté, des idéaux de femme parfaite inatteignables. Comment pouvais-je assumer de me montrer ébranlable, amoindrie ?

J'ai eu la chance qu'une de mes amies m'interpelle sur le rôle que je pouvais jouer. Passée quelques années avant moi par un cancer elle aussi, Lola m'a fait prendre conscience que parler était une responsabilité. Parler pour mettre fin à la spirale de non-dits qui enferme celles qui souffrent et leur entourage. Parler pour guider les femmes atteintes d'un cancer dans leur traitement, leur éviter l'errance médicale. Parler pour permettre un dépistage précoce, pour faire évoluer le regard de la société. Lola a appuyé là où il fallait : il ne s'agissait pas de moi, ni de mon petit orgueil. Il s'agissait des

autres. Des jeunes filles. Des générations à venir. De mes futurs enfants.

Il faut libérer la parole des femmes atteintes par le cancer du sein. Plus la société s'habitue à voir des femmes opérées et des femmes chauves, moins celles qui vivront le cancer s'infligeront le mutisme que je me suis imposé. Plus qu'une responsabilité, parler de mon expérience est devenu un devoir, afin que d'autres se prémunissent et n'aient plus peur, en évoquant leur maladie, de se montrer fragiles et affaiblies.

Ce courage d'opérer un demi-tour et de changer de route, c'est mon homme qui me l'a insufflé. Alors que je craignais qu'il ne me quitte, il m'a enseigné la leçon de vie la plus importante que j'aie jamais reçue. Pour avancer, il est nécessaire de faire confiance. Seule, on n'est rien. J'ai eu la chance d'être épaulée, soutenue par Camille dans ce parcours qui est devenu mon cheval de bataille. Je souhaite à chaque femme d'être accompagnée comme je l'ai été par un conjoint, un ami, une mère. La peur de parler n'est pas sans fondement : tant de gens disparaissent lorsqu'il est question de maladie. Une amie proche s'est envolée pour Bali le jour de mon opération, le 7 janvier 2020, parce que son budget ne lui permettait pas de prendre un autre vol. 800 euros, c'était le prix de notre amitié ; elle n'a pas tenu.

Avoir une épaulement sur laquelle se reposer est primordial. On n'est pas guérie du jour où l'on est soignée : il faut du temps pour admettre le mot « cancer » comme pour l'effacer. Du temps pour vivre le processus de

transformation profonde auquel nous pousse la maladie. Du temps encore pour accepter cette reconfiguration de soi-même qu'on n'a pas choisie. Ce temps, j'ai la chance de le partager aux côtés de Camille.

Vivre la maladie oblige à faire confiance à son entourage et à la société tout entière, mais aussi à la médecine. Pour avoir vécu dans des pays où les droits ne sont pas les mêmes, je suis fière de la France où tout le monde peut être soigné. Mon parcours médical, entamé dans le secteur privé, ne s'est pourtant pas déroulé dans des conditions optimales. Heureusement, le service public m'a prise en charge et secourue. De cette expérience je ne tire aucune méfiance mais une leçon : la confiance n'exclut pas le contrôle. Voilà encore une raison de parler du cancer : pour échanger nos expériences, afin que celles qui traverseront les mêmes épreuves se sentent moins perdues.

Maintenant, il faut envisager l'avenir. Comment oser remettre le pied à l'étrier et s'engager de nouveau quand votre propre corps vous a trahie ? Nous vivons tous comme si nous ne devions jamais mourir, ni même souffrir. C'est normal, logique, c'est même une condition préalable pour oser se lancer dans cette périlleuse aventure qu'est la vie. Pour avancer, l'humain, le seul animal qui saisisse la notion de temps, doit en oublier la dimension. Pour vivre, pour survivre même, il doit songer à être heureux et garder l'espoir.

Mon plus grand espoir, qui m'a permis de m'accrocher à Camille et de me muer en témoin pour les

générations futures, était de devenir maman. J'ai fait plusieurs fois le tour de la Terre, cherché partout la personne que j'étais, je me suis heurtée à tous les coins de mon âme avant de rencontrer celui auprès de qui j'ai trouvé mon salut. Il m'a accompagnée, moi la femme forte et indépendante que je pensais être, dans mes mutations féminines.

Alors que j'écris ces mots, je donnerai la vie dans dix jours à notre fils. Camille a déjà fait de moi la maman que je serai bientôt. Il m'a permis de m'assumer avec mes vingt kilos en plus, avec mon acné, ma sciatique. Dans notre époque féministe, je crois important de rendre aussi leur grandeur aux hommes. À la confiance. À l'amour.

D'où je viens

Les premières années de ma vie sont floues. La seule chose dont je suis sûre, c'est de l'amour qui m'a bercée. J'ignore quand exactement, comment et pourquoi mes parents se sont séparés, et je n'ai jamais vraiment cherché à le savoir. J'ai toujours préféré aller de l'avant : le futur, à mes yeux, se doit d'être une meilleure version du présent. Je me suis donc contentée de ce que j'avais : l'amour des miens.

Les premières années, je grandis sur de vieilles tomettes cabossées, entre des murs de pierre apparente suintant d'humidité, à la chaleur d'un poêle poussif dans la salle à manger, à deux pas d'un évier jaune éclairé par une ampoule nue, accrochée à un fil triste. Puis, un jour, ça barde. Ma mère en pleurs répète en boucle qu'elle est désolée. Je la suis sans rien dire dans une autre maison, minuscule, où nous n'avons qu'une chambre. Elle dormira dans le canapé. Je me rappelle que, sur le chemin de l'école, nous passions devant un immense crucifix. Me revient aussi le souvenir d'un matin : maman me réveille avec beaucoup de douceur

et me tend un paquet. J'apprends, en découvrant un maillot de bain jaune à pois verts, mon fameux maillot mayonnaise à petits pois, que c'est mon anniversaire.

Nouveau déménagement : bientôt, nous habiterons une vraie maison. Plus près de l'école et de ma famille maternelle, plus proche du bonheur en somme. Mais ce logement n'est pas prêt, il faut attendre. Nous nous installons donc temporairement dans une caravane, sur une casse de voitures. Une petite tente à l'entrée fait office de pièce à manger ; une banquette, derrière un rideau, de lit pour ma sœur et moi. Là, j'apprends à faire du vélo. Les rats qui courent partout me font peur, jusqu'au jour où ma mère m'explique qu'il s'agit de petites souris, venues vérifier si je n'ai pas perdu une dent. Je la crois, parce que maman sent bon et qu'elle est rassurante. Pourtant, je devine ses craintes – j'ose à peine aujourd'hui imaginer par quoi elle est passée. Sur le papier, rien ne semble rose, mais j'ai tout l'essentiel. Ma mère embellit notre quotidien. Pas seulement parce que c'est son devoir, mais parce qu'elle est comme ça, positive et optimiste. Elle avance. Tout ira bien. Rien n'est jamais grave. Jamais irréversible. Tout le monde a le droit de se tromper. C'est une belle âme et elle fait de son mieux. Les cadeaux que je reçois à l'époque ne sont pas nombreux mais ils sont importants. Le maillot mayonnaise, le petit sèche-cheveux rose, le livre de poèmes, la peluche Minnie.

Nous emménageons au printemps dans notre nouveau logement. Deux chambres, une grande terrasse et juste

au-dessus de l'école, quelle joie ! J'entre en maternelle dans une école de campagne qui ne compte que seize élèves, jusqu'au CM2. Notre classe jouxte le bureau du maire, un argument dont la maîtresse n'hésite pas à se servir pour faire régner l'ordre dans les rangs. Un espace clair, décoré toute l'année de guirlandes et de dessins. D'immenses fenêtres à petits carreaux à travers lesquels nous contemplons les saisons, l'excitation de la neige qui tombe et le soleil qui nous inonde. Mon pupitre porte encore son encrier traditionnel ; sur le plateau sont gravés les noms de ceux qui s'y sont assis avant moi, Fernand, Françoise...

L'avantage, quand tous les niveaux sont réunis dans la même classe, c'est que chacun aide les autres. Nous sommes tous ensemble, fusionnels. Dès la maternelle, je me prends de passion pour le cours d'histoire des CM2, les Capétiens et le château de Versailles. À la récréation non plus, pas de hiérarchie, peu importe l'âge ou le niveau scolaire. Je vis des années de vrai bonheur, avec ma sœur à côté et ma mère juste au-dessus. J'ai hâte d'apprendre à lire et à écrire, hâte de vivre.

*

« J'ai grandi moi aussi dans un petit village mais, contrairement à Alice, dans mon école nous avions toutes les classes. Cette vie est bien différente de celle que nous menons aujourd'hui à Paris et de ce que connaissent les enfants qui grandissent en ville ! »

*

Ma mère. L'amour de ma vie. De son prénom Jocelyne mais tout le monde l'appelle la Jo. Un cœur pour aimer. Pourtant, jusqu'à ma majorité, elle ne me dira jamais « je t'aime ». Les effusions ne sont pas courantes, à l'époque. Ça n'empêche pas son regard, sa voix, ses gestes de déborder de bienveillance et de douceur. Elle descend d'une famille d'Italiens installés en Bourgogne. Elle a deux sœurs et deux frères, unis par un amour infaillible. Elle est notamment très proche de sa sœur Gislaïne, de trois ans sa cadette, qu'elle perdra malheureusement d'un cancer du sein. Le respect qu'elles se sont voué toute leur vie m'inspirera jusqu'à la fin de la mienne.

À l'époque où celle que nous appelons « Tata puce » apprend qu'elle est atteinte d'une tumeur maligne au sein gauche, la société et la médecine ne sont pas les mêmes qu'aujourd'hui. La société veut que ce cancer, lié à l'intime féminin, soit tu. On n'en parle pas ouvertement, c'est à peine si l'on prononce le mot « sein ». Les femmes comme Tata puce gardent donc pour elles leurs souffrances. La médecine également se cherche. Après des siècles d'ablations mammaires à l'aveugle sans possibilité de diagnostic fiable ni de reconstruction esthétique, on a décidé de « sauver des seins » en en conservant les parties saines. L'évolution de la médecine permettant de mieux distinguer les parties atteintes par la maladie, on s'est autorisé à laisser aux

malades une part de leur féminité. Mais cette évolution des consciences n'a pas assez de recul pour comprendre que, ce faisant, elle ouvre la voie aux chances de récurrence. Vivre sans poitrine jusqu'à la fin de sa vie était certes un traumatisme, mais on limitait la réapparition du cancer. Tata puce et son triple négatif en ont fait l'expérience et c'est ainsi que, trois ans après avoir fait retirer la première tumeur, elle a vu le cancer resurgir, plus virulent encore. Ma mère et elle sont restées soudées, d'un amour infailible, dans chaque étape de sa maladie et jusqu'à son dernier souffle.

Ma mère ne s'est jamais remise d'avoir perdu son âme sœur, elle a seulement appris à vivre avec. C'est la raison pour laquelle je n'ai pas eu le cœur de lui parler tout de suite, lorsqu'à trente-deux ans on m'a, à mon tour, diagnostiqué un cancer du sein.

Longtemps femme d'artisan, ma mère a dû, après leur séparation, abandonner les livres de comptes qu'elle tenait pour mon père électricien. Fidèle à son esprit marginal, elle a alors décidé d'ouvrir un camion-frite sur le bord de la départementale. Deux tables et deux chaises en plastique achetées chez Emmaüs, un combi, une friteuse, un frigo, et le tour était joué ! Quelques années plus tard, son petit commerce sera promu « guinguette » sur le bord du canal du Nivernais, en la commune de Chaumot, une base relais pour les péniches. Ma tante Gislaine et son mari y gèrent « Marine Diesel », une société de plaisance. Pendant des années, nous travaillerons en famille, dans une

délicieuse odeur de frites et d'huile de moteur, à la guinguette « Marine Bouffe ».

Le reste du temps, quand elle ne fait pas chanter ses frites, ma mère s'investit en tant que bénévole. Restos du cœur, comité des fêtes... Elle aime réunir les gens autour d'une table ou d'une toile. Nous partons à dix, un chevalet sous le bras, peindre tous ensemble en récitant des poèmes de Jules Renard, figure de notre village.

Esprit libre guidé par le cœur, ma mère ne s'encombre de rien : ni maquillage, ni bijoux. Des chaussures confortables et improbables, des vêtements colorés. Quant à nous, nous héritons nos tenues de nos cousins, eux-mêmes héritiers d'illustres oncles pêcheurs et ramasseurs de champignons. Ces vêtements repasseront aux plus petits, une fois que nous n'entrerons plus dedans, c'est l'esprit de la famille ! Je me fiche de mon allure. Jusqu'au CM2, je suis affublée d'un carré à frange pas toujours très droit, car ma mère, bien qu'artiste, n'a pas forcément le compas dans l'œil.

Sans le sou, ma mère est riche intellectuellement. Elle se moque du jugement des autres, s'ils lui envoyaient des pierres elle leur enverrait des fleurs. Ma sœur et moi n'avons pas été élevées dans la foi, pourtant, j'ai hérité de valeurs essentielles : aimer sans jugement, donner pour le plaisir et n'attendre rien en retour... Ma mère nous a appris à croire en de belles choses. Si elle avait créé Dieu, la religion serait le bon sens, et le cœur, son éducation.

*

« J'ai beaucoup de chance, Jocelyne est la belle-mère idéale, aimante et d'un optimisme à toute épreuve. J'ai compris que ce grand cœur était héréditaire en rencontrant Mamie Denise, un tout petit bout de femme – surtout à côté de mes deux mètres ! – qui a de l'amour à revendre... »

*

Avec ma sœur Maggie, de deux ans mon aînée, nous formons un duo inséparable qui s'aime autant qu'il se déchire. Je rêve de tout faire comme elle, en mieux évidemment. Maggie m'apprend à faire du vélo, à préparer mon chocolat chaud, à natter mes cheveux et, pour mes quatre ans, à lire. Le soir, dans notre logement social au-dessus de l'école, nous lisons ensemble *Daniel et Valérie*.

Maggie n'a pas eu comme moi la chance du flou. Ses souvenirs à elle sont bien nets. Après le divorce de nos parents, elle a développé un sentiment d'insécurité. Tantôt émerveillée comme une enfant, tantôt grave comme une adulte, elle ne me tient pas rigueur de la place que j'ai prise dans le cœur de chacun, car si je suis la source de certaines de ses craintes, je sais les soulager. Pourtant, nous sommes diamétralement opposées : Maggie se méfie de tout le monde, moi de personne ; elle angoisse pour un rien tandis que je relativise.

Nous avons cependant un point commun : nous vouons un culte à certaines figures féminines. Pendant des années, elle collectionnera tout ce qu'elle pourra trouver sur Marilyn Monroe : disques, parure de lit, posters... À fleur de peau, tout peut la réjouir ou la heurter. Quand elle aime une musique, elle l'écoute en boucle pendant des semaines. Elle discute des heures des *Feux de l'amour* avec notre grand-mère adorée. Elle déteste la nourriture salée, au point de vomir quand elle en ingurgite.

Si, au contact de ma mère, j'ai appris la générosité du cœur, à celui de ma sœur j'ai appris à me montrer logique et pragmatique. Je fais de mon mieux pour équilibrer notre tandem. Bientôt, un schéma s'inscrit et se répète : plus elle se met en retrait, plus je suis sociable ; plus elle se montre méfiante, plus je deviens insouciante.

*

Le tableau ne serait pas complet sans deux autres figures féminines essentielles de ma famille : ma sœur Sophie, de dix ans mon aînée, et ma grand-mère Denise.

Sophie a longtemps vécu chez notre père biologique, je ne la voyais que le week-end. Ses apparitions sont aussi fulgurantes que rassurantes. Enfant, je l'admirais comme une déesse. Sa chambre remplie de trésors était un véritable royaume. Y être invitée était un privilège.

Tapie dans un coin, je la regardais se préparer pour sortir et vivre des aventures extraordinaires dans un monde mystérieux. Parfois elle me donnait une lime à ongles ou un échantillon de parfum. Posséder quelque chose qui lui avait appartenu me donnait l'impression d'être grande, de devenir un peu la femme que je rêvais d'être. Sophie était une muse insaisissable, à qui il me tardait de ressembler.

Quant à ma grand-mère, elle a élevé ses cinq enfants, qui le lui rendent bien : aucun ne s'est installé à plus de quatre kilomètres de chez elle, pour pouvoir mieux, à leur tour, la couvrir. À chacun de ses petits-enfants, Mamie Denise a donné du temps et une affection particulière. Moi, j'ai passé toutes mes vacances avec elle, quand maman a lancé la guinguette. Aussi féminine que sa fille est bohème, Mamie Denise m'a enseigné les rudiments de l'élégance : mettre des boucles d'oreilles, me coiffer les cheveux et même les colorer ! À quatre-vingt-onze ans, elle se maquille encore chaque jour et son rouge à lèvres, comme sa coiffure, est toujours impeccable.

*

Il me faut enfin parler de mon père. Le biologique, celui qui m'a conçue. Mes premiers souvenirs de lui remontent à après le divorce, quand il venait nous chercher chez ma grand-mère pour le week-end. Je le revois abattu, en pleurs dans la cuisine de Mamie Denise. Avec